

Présentation

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Preface**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **59 (2012)**

Heft 1: **Fascicule français. La fièvre à l'œuvre : du corps à la métaphore**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Présentation

Éminemment mystérieuse, la fièvre : l'histoire de la médecine prend acte des difficultés rencontrées à vouloir saisir sa cause, préciser sa localisation dans le corps, révéler sa nature ou simplement découvrir ses remèdes. Sa valeur, même, est discutable : signe de la maladie ou de l'infection, elle indique également l'horizon de la guérison, témoignant d'une résistance que le corps aurait encore la force d'opposer au mal. La fièvre n'est jamais tout à fait saisissable, ni vraiment compréhensible, puisqu'elle peut donner lieu à des diagnostics contradictoires. Symptôme ambivalent pour le médecin, elle devient pour l'écrivain qui s'en empare un signe instable, fuyant, et pour cette raison passionnant. Sans prétendre à l'exhaustivité, les articles rassemblés dans ce volume cherchent à montrer comment les écrivains se servent du mot ainsi que du phénomène qu'il désigne, pour en faire un usage souvent métaphorique et pour exprimer les spécificités de leur art, ou la nature de l'expérience créatrice.

C'est avec le romantisme que la fièvre, auparavant absente du vocabulaire de la pensée esthétique, intervient comme métaphore pour exprimer le rapport problématique, parfois maladif, du Moi au monde, ou encore de l'auteur à son œuvre. Lui-même « enfiévré », l'écrivain met alors en scène, dans un rapport de projection, des situations « fiévreuses », qu'elles soient amoureuses, patriotiques ou révolutionnaires, s'efforçant ainsi de proposer des modèles pour penser une société nouvelle, mouvante, qui menace la conscience de son identité. Avec le temps, néanmoins, ce questionnement s'infléchit, et de la thématization d'un état du sujet on passe à celle d'un état du langage, dans lequel ce sujet se fond. Cette évolution, que nous avons tenu à souligner, justifie l'ordre chronologique dans lequel sont présentés les articles de ce volume.

S'interrogeant sur les ambiguïtés de la fièvre, l'écrivain cherche à en cerner la valeur. Transposée dans le domaine littéraire, elle paraît renvoyer idéalement à une esthétique de l'instable. De même qu'elle se conçoit d'abord comme une épreuve pour le corps, son inscription métaphorique dans la littérature semble avant tout signifier une crise de l'identité et un effacement des frontières entre le réel et l'imaginaire : la distance entre le Moi intérieur et le monde devient incertaine. En outre, puisqu'elle

empêche le sujet de jouir d'un rapport de coïncidence avec les choses et avec lui-même, la fièvre est à la fois stimulante et inquiétante. Elle encourage et rend possible le déplacement du « je » hors de lui-même, mais exprime dans le même temps le risque insidieux d'une perte de repères, d'une aliénation. Elle met en danger l'expérience du sujet alors même qu'elle l'intensifie. Elle oblige aussi celui qui écrit à renoncer à la clarté d'une vision, et à se soumettre aux aléas, bons ou mauvais, de l'hallucination.

À mesure qu'on s'éloigne de la source romantique, le modèle fourni par la fièvre est retravaillé, ressaisi par les écrivains, qui proposent parfois de le réinterpréter à partir de motifs voisins : le feu, le frisson, la *furor* ou l'ardeur constituent des modèles alternatifs, qui viennent moduler différemment le rapport du sujet à l'œuvre d'art. Lorsque son détournement ne suffit plus, la métaphore se voit même rejetée par certains auteurs, qui exigent un retour au corps et à ses sensations. Redevenue littérale, la fièvre permet alors d'explorer le lien entre texte et corps. Elle permet aussi d'exprimer des phénomènes qui ne relèvent pas du domaine du rationnel, et que la pensée ne peut pas dire selon ses termes. Par exemple, le motif de la fièvre invite l'écrivain à mettre en rapport la transmission des idées avec le phénomène de la contagion : avec ce dernier, c'est le domaine du sensible qui ressurgit de façon privilégiée. La littérature, ainsi, devient cet espace où le corps peut parler, et saisir le réel d'une manière bien plus fondamentale que ne le peut la raison.

Du romantisme à la période contemporaine, la fièvre permet donc non seulement de faire signe vers les spécificités de l'expérience créatrice, mais aussi de réintroduire la matière, la présence très concrète du corps dans le texte. Les écrivains qui font l'objet de nos articles ont à négocier entre ces deux options, à choisir entre elles parfois : nos travaux montrent les différentes manières, à chaque fois ingénieuses et particulières, dont ils font de la fièvre non plus seulement un thème littéraire, mais surtout un enjeu esthétique.

Dans un article qui atteste le rôle de l'esthétique romantique dans l'invention d'une fièvre proprement « littéraire », Jean-Philippe Rimann s'arrête d'abord sur les figurations de la fièvre dans l'esthétique hugolienne des années 1830, annonciatrices de « l'instabilité dynamique » des œuvres de l'exil, pour se pencher ensuite sur des textes de Maurice

Blanchot et Roland Barthes. Cette traversée des XIX^e et XX^e siècles permet de repérer un glissement de la fièvre au frisson, déplacement qui irait de la représentation problématique du sujet à un questionnement sur les défaillances ou les possibilités subversives du langage littéraire.

L'article d'Isabelle Pitteloud envisage le motif de la fièvre sous l'angle de la thermodynamique et de la cristallisation. Dans les études « analytiques » et « philosophiques » de Balzac, comme dans le traité *De l'amour* de Stendhal, la fièvre fonctionne en effet comme une métaphore de l'énergie. Elle permet à Stendhal et Balzac d'établir une analogie fructueuse entre le sentiment amoureux et le sentiment esthétique. Les deux auteurs opèrent ainsi un transfert, sur le mode de la contagion, du corps et de la matière vers la pensée et la création. La fièvre peut alors être comprise comme un processus dynamique et ambivalent, visant à éviter le double piège de la perte du sens et de sa fixation.

« La modernité est fièvres »¹, et celles-ci jouent un rôle central dans le projet naturaliste qu'Émile Zola met en œuvre dans le cycle des Rougon-Macquart. Pour Zola, la fièvre constitue une énigme que la méthode expérimentale appliquée à la littérature devrait pouvoir résoudre. Martina Diaz montre toutefois la désillusion qui s'empare de Zola au moment de conclure son cycle : *Le Docteur Pascal* révèle peut-être l'échec d'une entreprise objectiviste qui se voulait également purificatrice. Le cycle s'achève alors sur un refroidissement des ardeurs, sur une « tiédeur » où le romanesque se tarit.

Si la fièvre assure une continuité au sein de l'œuvre de Barrès, si elle construit un pont entre la trilogie égotiste (*Le Culte du moi*) et la trilogie nationaliste (*Le Roman de l'énergie nationale*), ce n'est pas tant parce qu'elle y est diversement thématisée, que parce qu'elle métaphorise le fantasme d'une communication privilégiée entre « tempéraments analogues » d'abord, puis à l'intérieur du dispositif énonciatif, entre l'auteur, le roman et le lecteur. C'est ce phénomène, où contenus thématiques et dispositifs narratifs paraissent intrinsèquement liés, et où la fièvre est à la fois « moyen et fin », que Fabien Dubosson explore dans son article.

¹ Émile Zola, « Deux définitions du roman », *Annales du Congrès scientifique de France*, t. II, 1866, in *Écrits sur le roman*, anthologie établie, présentée et annotée par Henri Mitterand, Paris, Le Livre de Poche, 2004, p. 93.

Dans un contexte culturel tout autre – l'avant-garde russe du début du XX^e siècle – la fièvre sert encore à cristalliser les tensions entre esthétique et politique : afin de concilier geste poétique et geste révolutionnaire, Annick Morard se penche sur les chemins qu'emprunte la fièvre dans l'œuvre de Vladimir Maïakovski. La métaphore prend corps chez ce chantre de l'amour et de la révolution, et dévoile la force incendiaire de la parole. Dans *Le Nuage en pantalon*, le motif de la fièvre permet à Maïakovski de renouveler la langue poétique et ses codes, il révèle aussi l'importance du Je lyrique et du mot-corps dans l'esthétique du jeune futuriste.

L'article d'Annick Ettlín évoque le traitement littéraire auquel trois auteurs soumettent le thermomètre, cet objet de la modernité qui vient donner un chiffre à la fièvre et ce faisant, la transforme en un phénomène objectif. Chez Marcel Proust, Thomas Mann et Ernest Hemingway apparaissent trois espaces privilégiés du domaine de la fièvre : la maladie, l'amour et la guerre. À chaque fois, le thermomètre sert à dire une perte de sens, ainsi qu'une perte d'autorité de la parole littéraire. L'écrivain moderne peut toutefois résister à ces deux dangers en relançant un « jeu » avec les signes qui est constitutif de la littérature.

C'est à Michel Leiris que s'intéresse Philippe Geinoz, et plus précisément aux tentatives menées dans *Fibrilles* pour résoudre les tensions entre le vécu et le joué, la sincérité et la mise en scène. Il montre que la fièvre permet à Leiris de poser le problème de la présence du social dans les expériences en apparence les plus personnelles et les moins construites, ce qui a pour effet de mettre en doute la possibilité même d'une « expansion de soi », d'un dépassement, sur laquelle semble reposer la création artistique. Si l'acceptation de l'emprunt nécessaire de rôles jusque dans ses fièvres autorise finalement à reconnaître une valeur à certains des événements qui fondent l'identité de l'écrivain, elle n'en bouleverse pas moins la visée et la forme du projet autobiographique.

Enfin, Natacha Allet porte son attention sur le rôle spécifique que joue la fièvre dans l'entreprise autobiographique de Louis-René des Forêts. L'écrivain y adopte une posture de « réceptivité active », qui implique une « forme d'abandon aux 'images brûlantes' de la mémoire ». L'image de la fièvre lui permet d'une part de renouer avec l'intensité imaginative et déraisonnable de l'enfance, avec son ardeur qu'il cherche à revivre dans l'expérience présente de l'écriture, et d'autre part de confronter l'idéal de

l'enfant (*in-fans*) à la réalité de l'adulte écrivain, et donc de figurer un conflit intime – un état d'agitation qui est au principe même de l'œuvre, de son processus interminable.

Chez les auteurs du XX^e siècle que nous avons étudiés ici, la « fièvre littéraire » ne ressemble plus tout à fait à celle qu'avaient imaginée les romantiques. Mais les modernes ne retournent pas pour autant à la *furor* des antiques, ni à « l'enthousiasme » des penseurs des Lumières, lorsqu'il s'agit de dire l'inspiration poétique et le surgissement de l'écriture. L'inspiration trouve encore une fois à se réinventer à travers le motif de la fièvre, motif que les écrivains des XIX^e et XX^e siècles cherchent toujours à actualiser, à renouveler. Nos travaux, ici, ont voulu explorer la diversité de ces fléchissements sémantiques, et la façon dont ceux-ci ont participé à requalifier les enjeux d'une certaine écriture de la modernité.

Le présent volume est le premier aboutissement d'une démarche collective. Chacune des contributions présentées ici a donc bénéficié d'une discussion qui s'est progressivement étoffée, avant de s'ouvrir au public dans le cadre d'une Journée d'études tenue à Genève le 9 décembre 2011. C'est l'occasion de remercier Jérôme David et Hugues Marchal pour leur participation active à cette journée, ainsi que Patrizia Lombardo pour son soutien attentif et généreux. Nos remerciements vont également au Département de littérature française moderne, au Programme de littérature comparée et à l'Unité de russe de l'Université de Genève qui nous ont permis d'organiser cette rencontre et finalement au comité de rédaction de la Revue Versants qui, par l'intermédiaire de Jérôme David, nous a proposé de recueillir ces textes dans son numéro 2012.

LES AUTEURS

